

Alice D.

Il était une fois
Alice

*Se souvenir de
certaines choses*

Propos recueillis par PATRICE LE BRIS

© octobre 2025

Avant-propos

Se souvenir des belles choses était le titre d'un film de 2001. J'ai aujourd'hui quatre-vingt-douze ans. Depuis soixante-dix ans, j'habite dans la même maison, à Kergadiou Vihan, au nord de la commune de Goudelin. J'y suis arrivée le 20 juillet 1955, quelques jours après mon mariage avec Lucien D, dans la ferme de ses parents, ferme dont nous avons repris la suite et où mon fils Patrice a pareillement poursuivi et développé l'exploitation.

Dans ce récit, destiné à mes enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants et à ceux qui viendront après, je veux principalement raconter les souvenirs qui me sont chers, liés à des lieux de mon enfance, Mélard, commune de Bringolo, et Le Falès, Kerlicquel et Lespoul, commune de Goudelin. Souvenirs également liés à ceux que j'aimais et qui y habitaient, ma famille, mes amis, et à mes activités professionnelles et à mes engagements.

Bien sûr, la vie n'est pas un long fleuve tranquille, pour parodier un autre titre de film, mais je veux surtout retenir les souvenirs heureux, me souvenir de certaines choses, sans totalement occulter des moments plus difficiles.

Mélard, ma terre maternelle

Ma mère, Anna Dagorn (1911-1998) est née à Bringolo, comme ses parents, Joseph et Marie-Françoise Goux (que l'on appelait Soèz Gous), cultivateurs, dans la ferme de Pors Guen, quartier de Mélard, une des nombreuses fermes appartenant au château de la Grand'Ville, propriété de la famille de Kergariou. La famille y était implantée de longue date, car mes arrière-grands-parents, Joseph Dagorn et Marie-Philomène Gillonne, se sont mariés en 1871 à Bringolo. Joseph était veuf et avait au moins un fils d'un premier lit.

*

Je n'ai pas connu mon grand-père maternel, Joseph Dagorn, né en 1872 et décédé en 1925, à l'âge de 53 ans.

J'ai en revanche bien connu Soèz Gous (1912-1940), ma grand-mère maternelle, une maîtresse femme, petite et travailleuse infatigable. Une femme gentille qui ne nous faisait jamais de remontrances.

Soèz tenait la ferme avec ses deux filles, Anna et Marie. Lorsque Joseph est mort, Anna, qui n'avait que 14 ans, a remplacé son père à la ferme. Avec deux ou trois chevaux attelés, elle hersait, « diablait » la terre.

Elle était toujours aux champs et cela lui plaisait. Ma tante Marie soignait les cochons. Après la traite, il fallait écrêmer et donner le lait aux veaux. Le reste allait au « goyon » (autrement dit du *laezh trenk*, du lait tourné) pour les cochons.

Les trois femmes s'en sortaient, mais Soèz cherchait à marier ses filles pour avoir un homme à la maison. Et c'est ce qui arriva...

*

Anna, l'aînée, rencontra mon père François Thomas à l'occasion du mariage de sa cousine Marie Saint avec François Crénan, en 1924.

Anna avait donc seulement treize ans. Mon père en avait dix-neuf. Cela peut surprendre aujourd'hui. Bien sûr, Anna et François ont attendu pour se marier. Leur mariage fut célébré cinq ans plus tard. Et ce fut un mariage d'amour ; Anna et François formaient un couple heureux et très uni.



Le mariage de mes parents, en 1929.

Malgré l'arrivée d'un homme à la maison, Anna ne voulut pas lâcher les chevaux. « *Ar seurt ec'h omp da ober hidi ?* », demandait-elle en breton. « Qu'est-ce

qu'il y a à faire aujourd'hui ? » Et elle demandait quelles juments prendre, souvent Minette et Rosette, ses préférées.

« Ganet e miz Du » *Née au mois de novembre*

C'est à Pors Guen que je suis née le 10 novembre 1932, dans la ferme où ma mère a passé toute sa vie. C'est là que j'ai grandi. J'ai plus tard dit à ma mère que j'aurais préféré naître au printemps comme elle, née un 6 mai, plutôt qu'à cette saison de l'année, le « mois noir » comme on dit en breton : *miz Du*.

Des relations difficiles avec ma mère

Étant dotée d'un petit appétit, les repas étaient pour moi une corvée. Ma mère me houssillait pour que je mange. *Bec difisil*, me disait-elle, ce qui se passe de traduction. J'étais la « Pichotte », toujours la dernière à finir de manger.

Tom le chien, ainsi nommé en raison de notre nom de famille (!), était toujours près de moi pendant les repas. Et pour cause : je lui donnais discrètement sous la table une bonne partie de mon repas (pommes de terre, viande...) sans que Maman ne s'en aperçoive.

Mes relations avec ma mère ont toujours été difficiles. Elle me houspillait au moindre prétexte.

Un papa adorable

J'adorais mon papa et je crois que lui aussi. Et je me demande si Maman n'était pas un peu jalouse de notre relation privilégiée – ce n'est resté qu'une hypothèse. Et puis pour elle il fallait travailler...

Papa organisait un peu la vie du quartier avec Lucien Pach (Le Page), notre plus proche voisin.

De droite à gauche dans la camionnette

Après la guerre, Papa a acheté une camionnette – pendant la guerre il n'y avait qu'une seule voiture à Bringolo, celle du comte de la Grand'Ville.

Dès l'âge de 14 ou 15 ans, j'allais au bal à Lanrodec, le dimanche après-midi. Papa nous y conduisait dans sa camionnette, puis allait rendre visite à des copains. Un dimanche, nous avons cru qu'il avait oublié de venir nous rechercher. Mais non, il est arrivé un peu plus tard que d'habitude et nous a embarqués, mon amie Héloïse, Yvonne et René Nabour, le vélo de René et moi. La camionnette était bien pleine. Ce jour-là avait eu lieu l'inauguration de la salle des fêtes. C'est Papa qui nous avait proposé d'y aller, sûrement parce

qu'il y avait un intérêt pour lui. Au retour, il était très gai. Seulement il n'allait pas très droit. Au carrefour de Mississippi, René a pris peur. Il a balancé son vélo par-dessus bord et a sauté du véhicule, préférant rentrer par ses propres moyens. J'ai appris que Papa avait fait la fête avec un dénommé Leclerc et un dénommé Dantec. Tout l'après-midi, ils avaient discuté politique, et, comme parler donne soif, ils avaient bu quelques verres. Papa roulait un peu à gauche... alors qu'il n'avait discuté que de droite ! Inutile de dire qu'en arrivant il s'est fait enguirlander par Maman.

Un nouveau maire !

Papa a été élu maire de la commune en 1954 (jusqu'en 1971), succédant au comte Pierre de Kergariou et précédant le comte Pierre de Catuélan.

J'ai appris la nouvelle par Toussaint Castrain, alors que je montais la côte de la Grand'Ville. Toussaint n'était pas content du résultat. Et pour cause, il était tête de liste. Les votants lui ont préféré mon père – pendant un moment, les Castrain ne nous ont plus adressé la parole. Moi, j'étais contente et fière. Maman l'était moins. Elle ne voulait pas voir arriver des gens à la maison nous déranger pour un oui ou pour un non et avait mis en garde Papa ainsi : « Surtout, n'amène pas de gens ici. Je ne veux voir personne ».

Une vie sociale riche

Compte tenu de son importance, le hameau de Mélard, situé sur la route qui relie Lanvollon à Châtelaudren, disposait d'une salle des fêtes, d'une allée de boules couverte... et même d'un « maire », Tonton Louis Bihan, un personnage haut en couleurs, accordéoniste et père de deux filles, Suzanne et Alice. Lorsque le « maire » venait à la maison et me demandait de lui servir un « riquiqui » (un verre de goutte), je demandais son avis à mon père qui me disait « s'il en veut, tu lui donnes », et il ajoutait, discrètement : « un petit verre ». Il y avait aussi Jean Souliman, l'animateur du village, qui m'a appris tant de chansons.

*

Le pardon de Mélard, le dimanche après Pâques, était aussi un des très beaux jours de l'année, avec les cousins et les cousines, surtout Anna bien sûr. Dès le vendredi, nous arrêtons de travailler pour préparer la fête. Anna et moi étions de corvée : épluchage des légumes pour la soupe et des pommes de terre pour la purée qui accompagnerait la saucisse. Les festivités commençaient le samedi soir par un bal avec Louis Le Bihan à l'accordéon. Le programme du dimanche était toujours le même : messe, procession, vêpres, bal... La fête existe encore.



La chapelle de Mélard.

Les cafés du Premier de l'an

Le rituel des cafés du Premier de l'an commençait le 31 décembre. Nous allions les uns chez les autres. Les enfants jouaient aux petits chevaux, les femmes aux dominos. La belote, comme les jeux de cartes en général, était réservée aux hommes. On se souhaitait la bonne année en partant. Le rituel durait longtemps, car, quand on avait passé une soirée chez quelqu'un, au moment du départ on désignait le suivant. À Pâques, ce n'était pas encore terminé !

Ora pro nobis

Je me souviens de plusieurs de nos proches voisins, notamment deux d'entre eux. J'ai oublié leurs noms, mais pas l'un de leurs jeux étonnans qui nous faisait bien rire. L'un d'eux brandissait une branche de genêt, l'autre tenait une fouine, et tous deux chantaient.

- Ventre à saucisses, disait l'un.
- *Ora pro nobis*, répondait l'autre.

Ce petit jeu, qui pouvait durer une heure, nous mettait en joie.

Je me souviens aussi de la voisine Léonie, « la Tante Nini » (tante de Marie-Thérèse Le Clec'h), une femme très gentille, et de son mari Lucien Pach (Le Page).

Les lieux d'un drame

L'endroit le plus éloigné de la maison où nous nous rendions était Saint-Quay-Plélo, aujourd'hui un lieu de commémoration, à la suite d'un massacre de résistants en juillet 1944.

Un groupe de 80 maquisards FTP commandé par Raoul Jourand, venu du Merzer et équipé en armes, s'était installé à la ferme de la Saudraie en Plélo depuis le 17 juillet 1944. Le mercredi 26 juillet, en matinée, sur dénonciation, des militaires allemands, venus de

Saint-Brieuc et de Guingamp à bord de cinq camions et deux voitures, encadrés par le sinistre Rudolf de la Gestapo de Saint-Brieuc, arrivèrent à la ferme de Beaucour en Plélo, arrêtèrent les fils Le Batard, Louis et Baptiste. Ils pillèrent la maison et se dirigèrent ensuite vers la Saudraie. À leur arrivée, la sentinelle de garde ouvrit le feu, les Allemands ripostèrent. Raoul Jourand, dans sa fuite, fut blessé au bras.

Louis Le Maillot et Jean Le Bricon, qui étaient occupés à cuire du pain pour les maquisards dans un fournil, discutaient avec Thomas Corbel, un cultivateur voisin. Surpris par l'arrivée des Allemands, ils s'enfermèrent dans le fournil. Les Allemands firent sauter la porte à l'aide d'explosifs. Les trois occupants, piégés, furent tués.

L'attaque du maquis se poursuivit : Yves Jezequel, âgé de 16 ans, en première ligne, fut tué d'une rafale de mitraillette en pleine poitrine. Deux de ses camarades furent blessés mais réussirent à s'enfuir. Les frères Jean et Pierre Ballouard, qui coupaient de l'avoine dans un champ, furent emmenés à la Saudraie où ils furent torturés et assassinés. D'après les autopsies, les deux jeunes furent mutilés des poignets avant d'être brûlés vifs. Un témoin entendit les cris des jeunes gens sous la torture.

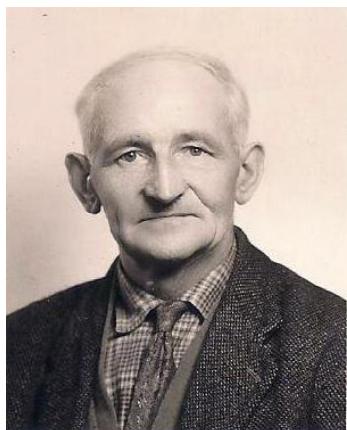
Trois maquisards, Louis Le Maillot, Jean Le Bricon et Yves Jezequel, ainsi que trois civils, Thomas Corbel, Jean Ballouard, Pierre Ballouard furent donc massacrés, leurs corps retrouvés carbonisés. Les bâtiments furent pillés et incendiés. Les restes de cinq des six victimes furent rassemblés dans la même sépulture au cimetière de Plélo.

Ce jour-là, nous gardions les vaches dans un pré voisin. Papa est venu nous chercher dès les premiers coups de feu.

Documents annexes et photos



Mon père, François Thomas en 1926.



À Mélard, la fratrie et les cousins. Au deuxième plan : moi et François. Devant, entre les cousins : Michel, Christiane et Paul (coupé).



Reine de Bringolo en 1952, avec, à gauche, Thérèse Creurer, et, à droite, Marie-Thérèse Le Clec'h.



Avec Héloïse et Lucien, vers 1953.



Héloïse, son mari Émile Dagorn, lors de leurs noces d'or, moi et Lucien.



Mariage double le 20 juillet 1955 : mon frère François et Suzanne Kergus, Lucien et moi.



La Piste aux étoiles, 1964.



Anna Dagorn (à droite), comédienne à Gouadelin

